



HAL
open science

L'écriture de l'histoire en Chine : Des annales dynastiques aux chronologies de l'univers

Alain Arrault

► **To cite this version:**

Alain Arrault. L'écriture de l'histoire en Chine : Des annales dynastiques aux chronologies de l'univers. Laurent Martin; Alexandre Escudier. Histoires universelles et philosophies de l'histoire. De l'origine du monde à la fin des temps, Les Presses de SciencesPo, pp.207-233, 2015. hal-03120578

HAL Id: hal-03120578

<https://hal.science/hal-03120578>

Submitted on 20 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre 11 / L'ÉCRITURE DE L'HISTOIRE EN CHINE
DES ANNALES DYNASTIQUES
AUX CHRONOLOGIES DE L'UNIVERS

Alain Arrault

À travers la constitution des annales dynastiques, d'une part, des chronologies de l'univers, d'autre part (celles-ci apparaissant comme des dilatations de celles-là), Alain Arrault met en lumière dans ces pages une conception de l'écriture de l'histoire dans la Chine classique qui diffère sensiblement de l'histoire narrative qui se développera plus tard en Occident. Cette conception, qui s'ancre dans la croyance et les pratiques divinatoires, associe une vision cyclique du temps et l'usage de la connaissance du passé à des fins d'édification. Il s'agit d'éclairer le présent et d'annoncer l'avenir par l'interprétation des chroniques du passé, et d'assurer le bon gouvernement en gardant la mémoire des erreurs commises.

Mots clés : annales – chronologie – divination – histoire cyclique

L'écriture apparaît en Chine entre 1500 et 1100 avant notre ère. Son support de prédilection est le plastron de tortue et l'omoplate d'animaux, et son usage demeure dans la plupart des cas divinatoire, par la méthode appelée scapulomancie : selon la craquelure que provoque un tison ardent appliqué sur le support, une action mentionnée sera interprétée comme faste ou non¹. Ce fait a conduit les spécialistes à voir dans ces premières traces d'écriture chinoise des inscriptions oraculaires. Si l'on peut – et si l'on doit – nuancer cette assertion, en relevant tout d'abord qu'il existe, en nombre certes restreint, d'autres réceptacles de l'écrit (notamment des bronzes), et que selon toute vraisemblance d'autres supports, plus périssables, ont dû

1. Il est à noter toutefois que la « question posée » se fait le plus souvent par une phrase positive (les récoltes seront bonnes) et une autre négative (les récoltes ne seront pas bonnes) et que nous ignorons dans la plupart des cas comment on interprétait les craquelures provoquées par le tison ardent.

également servir à recueillir de l'écrit², nous ne pouvons douter, du point de vue de l'émergence et non de l'origine³, que l'écriture chinoise, contrairement à celle de la Mésopotamie qui privilégiait l'aspect économique, s'ancre dans la dimension mantique*. S'ajoute à cela la nature annalistique de ces inscriptions.

— Premières notations chronologiques

Des formules omniprésentes du genre : « Tels ou tels année, mois, jour, le roi X de Y est allé à la chasse », sont en effet là pour rappeler que la dimension temporelle est également une caractéristique de ces premières inscriptions, leur conférant ainsi un air d'« archives ». On ignore cependant si ces matériaux bruts, dont certains, lors de l'exca-
vation, étaient rangés à la manière de livres dans une bibliothèque, remplissaient des fonctions archivales – c'est-à-dire avaient la possibilité de constituer une « mémoire » consultable à volonté à des fins diverses – et si, *in fine*, ils étaient destinés à être compilés pour donner lieu à une histoire, fût-elle liminaire.

Compilation d'œuvres historiographiques

Est-ce sous l'effet du hasard, de la disparition à nos yeux de mail-
lons, ou d'une transmission, à notre insu, des inscriptions oraculaires que les premières œuvres d'histoire proprement dites ont été compi-
lées, plusieurs siècles plus tard, dans le même esprit⁴ ? La chronique

2. Voir *Endymion Wilkinson, Chinese History : A Manual, Cambridge, Londres, Havard University Asia Center, 1998, p. 373. En dehors du bronze, E. Wilkinson signale des écrits sur pierre, jade et poterie. Un plus large usage de l'écrit est suggéré par le fait que des caractères sur ces supports sont des composés dont les composants ne se retrouvent ni dans les inscriptions oraculaires, ni dans les inscriptions sur bronze.*

3. *On se souviendra à ce sujet, en suivant Nietzsche, qu'on ne peut parler d'origine (Ursprung), mais seulement d'émergence (Herkunft, Entstehung) : l'écriture apparaissant à tel moment ne signifie pas qu'il s'agit de l'origine de l'écriture (une conception créationniste), puisque nécessairement elle ne naît pas ex nihilo, elle a dû connaître des phases de développement antérieur avant de parvenir à la maturité qu'on lui connaît ; inutile d'ajouter qu'elle n'est telle pour l'instant qu'à cause de préservations et de découvertes, certainement représentatives, mais forcément contingentes.*

4. *Le lien entre la scapulomancie et un procédé d'enregistrement continu de faits demeure obscur. Voir Endymion Wilkinson, Chinese History..., op. cit., p. 484.*

des *Printemps et Automnes* (*Chun qiu*) recense en effet divers événements, dûment datés et circonstanciés, dans un style d'une extrême concision, à l'image de ces prédécesseurs « oraculaires ». Elles couvrent plus de deux cents années (722-481) de l'histoire de la principauté de Lu, dans le nord de la Chine, pour un total de 17 000 caractères, soit approximativement soixante-dix d'entre eux pour une année, chaque entrée comportant en moyenne dix caractères, la plus longue quarante-sept et la plus courte un seul : *ming* 螟 (insectes nuisibles)⁵ ! Cette chronique rend compte des grands de ce monde, des nobles, des aristocrates et des rois ; elle note les naissances et les décès, les alliances et les guerres, les cérémonies et les rituels, les régicides, les parricides, etc. ; mais également les calamités naturelles (inondations, sécheresses, invasion d'insectes...), les phénomènes astronomiques (éclipses, étoiles filantes...). Ainsi que le dit très justement Léon Vandermeersch : « Les anciennes annales chinoises [...] forment des séries discrètes de repères événementiels datés mais non enchaînés. Le sens reste à expliquer. De là vient qu'en Chine la construction historique s'est toujours effectuée en deux moments distincts : celui de l'historiographie, qui note les événements, et celui de l'historiologie*, qui les explique⁶. »

Ainsi, à ces premières annales seront liées trois œuvres exégétiques, trois commentaires (*zhuan*), qui ne donneront pourtant pas lieu à l'histoire narrative si chère à la tradition occidentale⁷. Bien que le lien entre les inscriptions oraculaires et ces premières annales demeure lâche, l'aspect divinatoire est toujours présent, soit par la relation de cas de pratiques mantiques, soit – le plus fréquemment – par le travail exégétique, qui procède par une sorte d'anticipation de l'avenir par rétrospection : l'attitude, la conduite, les décisions des principaux

5. Ibid., p. 485.

6. Voir Léon Vandermeersch, « La conception chinoise de l'histoire », dans Anne Cheng (dir.), *La Pensée en Chine aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2007, p. 50.

7. Ces commentaires sont appelés *Zuo zhuan* (Commentaire de Zuo), *Gongyang zhuan* (Commentaire de Gongyang), *Guliang zhuan* (Commentaire de Guliang). Il n'est cependant pas certain que le premier ait été un commentaire, mais selon certains spécialistes une chronique indépendante qui fut par la suite intégrée dans la chronique des *Printemps et Automnes*. Voir Marianne Bujard, *Le Sacrifice au ciel dans la Chine ancienne*, Paris, EFEF, 2000, p. 87-88.

personnages, les calamités naturelles, les phénomènes célestes ont des conséquences positives ou négatives susceptibles d'être inférées dès le départ – une analyse rétroactive à laquelle les commentateurs se livreront avec délectation. Le ton est dès lors donné : la compilation et l'écriture de l'histoire sont confiées à des fonctionnaires dont la charge cumule celle de scribe, de devin, d'ordonnateur des grandes cérémonies et rituels de Cour, et parfois celle de faire des remontrances auprès de l'autorité, notamment grâce à leur fonction de faire-valoir des modèles de sagesse et d'interprète des signes avant-coureurs de désastres. C'est le cas du célèbre Sima Qian (145 ? – 90), auteur d'un ouvrage de référence pour les siècles à venir que l'on a ingénument traduit par *Mémoires historiques*, alors que le terme de *Mémoires du secrétaire-devin (Shiji)*⁸ serait plus juste, le *shi* désignant dans ce cas une fonction au sein du Palais, et non le sens d'histoire qui lui sera conféré par la suite.

Ces Mémoires sont organisés selon deux axes principaux, qui constituent leur alpha et leur oméga : les annales dynastiques en ouverture, et les biographies en conclusion. Les annales racontent l'histoire à partir des Cinq Souverains, de l'empereur Jaune à l'empereur Shun, précédant l'établissement de la première dynastie, celle des Xia, incluant de cette manière dans l'histoire ce qui relève, pour nous, du mythe. Puis se succèdent les dynasties des Yin, des Zhou, des Qin et les premiers règnes de la dynastie des Han, pendant laquelle a vécu l'auteur. Comme l'a très bien démontré Denis Twitchett⁹, les biographies, appelées *liezhuan* (relations remarquables), sont considérées comme des faits dépendants de la partie annalistique, des illustrations des règnes dynastiques, avec leurs bons et mauvais sujets, leurs fonctionnaires dévoués et leurs sages retirés de la vie publique, leurs écoles de pensée, leurs épouses vertueuses et licencieuses, etc. Des biographies qui peuvent aussi être celles

8. En fait, la rédaction de cet ouvrage fut engagée par son père, Sima Tan. Voir Anthony François Paulus Hulsewé, « Notes on the Historiography of the Han Period », dans William G. Beasley et Edwin G. Pulleyblank (eds), *Historians of China and Japan*, Londres, Oxford University Press, 1962, p. 31-43. Pour une traduction et une présentation de ces Mémoires, voir Edouard Chavannes, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien*, 6 vol., Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, 1967-1969.

9. Denis Twitchett, *The Writing of Official History under the T'ang*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 62.

de groupes humains (par exemple les ethnies non chinoises). Entre ces deux extrêmes, des tableaux resituent les membres des familles royales, les princes et les seigneurs inféodés, les grands ministres en fonction des différents règnes ; s'ensuit une série de traités sur les rituels, la musique, le calendrier, les configurations célestes, le rituel d'investiture, les rivières et canaux, les normes et standards (monnaies, unités de mesure, etc.) ; puis, pour clore cet espace de l'entre-deux, les généalogies des grandes familles inféodées.

Institutionnalisation de la compilation historiographique

Bien qu'attaché aux institutions impériales, Sima Qian décida de son propre chef la compilation des Mémoires. Ce n'est qu'à partir des secondes annales, celles de la dynastie des Han antérieurs, que le principe d'une compilation officielle, réalisée de surcroît par la dynastie suivante, s'imposa définitivement¹⁰. Si l'on suppose que les procédures d'écriture de cette histoire ont été mises en place dès les Han, l'institutionnalisation, avec tous les détails afférents, des procédés successifs pour y parvenir ne nous est connue qu'à partir de la dynastie des Tang, quand elle devient un modèle pour les dynasties suivantes. Une première étape consiste à tenir deux journaux de ce qui se passe à la Cour : le premier, le journal de la Cour (*qiju zhu*, littéralement « Notes des activités et des repos »), consigne les paroles prononcées et les décisions prises lors de réunions tenues en séances plénières ; le second, les « Notes des affaires administratives » (*shizheng ji*), recense les verbatims de réunions « privées » entre l'empereur et ses principaux ministres. Alors que ces deux journaux comportent des notes prises quotidiennement, une sorte d'agenda (*rili*) compile pour l'année ces deux mains courantes, complétées par d'autres sources. À leur tour, ces agendas sont fondus dans des *Annales véridiques* (*shilu*) correspondant au règne d'un empereur, puis une *Histoire nationale* (*guoshi*), révisée et complétée

10. Comme dans le cas des Sima, l'auteur de la dynastie des Han antérieurs, Pan Gu, a été précédé dans sa tâche par son père, Ban Biao, puis la finalisation de l'œuvre fut réalisée par sa sœur, Ban Zhao. L'histoire dit aussi que Ban Gu fut dans un premier temps jeté en prison pour avoir rédigé en privé l'histoire dynastique, puis élargi par l'empereur Ming (28-75) des Han postérieurs qui, impressionné par son travail, lui en confia officiellement la tâche. Voir Anthony François Paulus Hulsewé, « Notes on the Historiography of the Han Period », art. cité, p. 38-39.

régulièrement, retrace l'histoire d'une dynastie. C'est essentiellement sur la base de cette *Histoire nationale* que l'histoire officielle est, enfin, rédigée. Inutile de préciser que chacune de ses étapes, en excluant naturellement la première, représente un abrégé, au mieux une synthèse, des précédentes, qui pour la plupart d'entre elles ont disparu : nous n'avons donc accès qu'à un « produit fini », les étapes de son élaboration étant d'autant plus rares que nous remontons dans le temps et dans le procédé de fabrication¹¹.

— Les usages de l'histoire

La narration discontinue et liminaire des annales des *Printemps et Automnes*, l'ombre persistante de la main de Confucius sur leur rédaction ont conduit les exégètes à supposer que les faits bruts devaient être interprétés, qu'ils recelaient un jugement exprimé par le choix du vocabulaire, par la manière de présenter les événements, etc. Ainsi, la mention du décès d'un personnage désigné ou non par son nom personnel implique nécessairement de la part du rédacteur la louange ou le blâme du personnage en question. Au-delà, donc, de la critique textuelle et de la discussion des sources – un art à l'origine de milliers de pages –, l'herméneutique* historiologique occupe la première place dans la fonction dévolue à l'histoire. L'historien chinois ne se contente pas d'enregistrer, il émet des jugements de valeur. Les plus grands d'entre eux, tel Liu Zhiji (661-721), en dépit des approches critiques de la pratique historique, répéteront à l'envi que l'histoire se doit d'inciter au bien et de détourner du mal. Cette leçon qu'offre le passé est surtout valable pour le présent et pour ceux qui gouvernent, ainsi que le dit sans détour le titre de l'ouvrage du célèbre Sima Guang (1019-1086) : *Miroir complet pour aider au gouvernement (Zizhi tongjian)*¹². L'histoire devient un réservoir de mots, de réparties, d'actions et de réactions, de décisions et d'hésitations destinés à inspirer un gouvernement idéal :

11. Pour plus de détails, voir Denis Twitchett, *The Writing of Official History under the T'ang*, op. cit.

12. Au sujet de Liu Zhiji et de Sima Guang, voir Edwin G. Pulleyblank, « *Chinese Historical criticism : Liu Chih-chi and Ssu-ma Kuang* », dans William G. Beasley et Edwin G. Pulleyblank (eds), *Historians of China and Japan*, op. cit., p. 135-166.

elle est une collection quasi infinie de précédents susceptibles d'éclairer la conduite des affaires du moment. Grâce à l'histoire, le passé éclaire le présent, de même que, par un effet de miroir, la divination se sert du présent pour éclairer l'avenir.

— Les conceptions de l'histoire

Nous sommes dans un monde fini : le ciel, la terre, l'homme, tous les êtres sont connaturels. Une ressemblance les lie et les relie nécessairement, et tout ce qui touche l'un a des conséquences sur l'autre. L'image la plus parlante pour traduire cet état d'interrelation permanent est celle du tambour : lorsque l'on frappe sur un point du tambour, le son se répand dans tout le tambour.

Cosmologisation de l'histoire

C'est aux alentours de notre ère que ces principes de connaturalité*, d'interdépendance et de résonance furent en Chine les mieux formalisés et explicités. Il serait bien sûr abusif de prétendre que ce système cosmologique a été une fois pour toutes déterminé et qu'il n'existe pas d'histoire de la pensée corrélatrice chinoise, que les principes ne furent pas eux-mêmes discutés, remaniés, parfois critiqués. Mais, d'une manière générale, le monde y est décrit comme un cosmos qui obéit à des cycles. Ces cycles naturels relèvent de la célèbre théorie des cinq phases : le bois, le feu, le métal, l'eau et la terre¹³. Ils sont liés par des relations d'engendrement et de destruction : selon les premières, « le bois engendre le feu, qui engendre la terre (formée par les cendres de la combustion), qui engendre le métal (dans les mines), qui engendre l'eau (en se liquéfiant), qui engendre le bois (qui pousse en étant arrosé) » ; d'après les secondes, l'eau détruit le feu, qui détruit le métal (en le liquéfiant), qui détruit le bois (en le coupant), qui détruit la terre (en poussant sur elle), qui détruit l'eau (en l'endiguant)¹⁴. À partir du

13. Les cinq phases dont il est ici question sont par ailleurs rendues par les termes *éléments* ou *agents*. Nous préférons le mot *phase*, qui rend bien l'idée qu'il s'agit davantage de moments, de périodes, plutôt que l'idée grecque d'*éléments* ou d'*agents*.

14. Léon Vandermeersch, « La conception chinoise de l'histoire », art. cité, p. 61-62.

moment où tous les phénomènes relèvent de ces relations, les dynasties aussi doivent entrer dans ce schéma. Pour Liu Xiang (77 – 6), les dynasties se succèdent en se détruisant : les Xia de vertu « bois » ont été détruits par les Shang de vertu « métal », ainsi de suite jusqu'à la dynastie des Han animée par la terre, victorieuse des Qin de nature « eau ». Son fils, Liu Xin, inversera l'ordre de cette succession, réglée sur le mode de l'engendrement. Les phases attribuées aux dynasties furent donc changées : les Xia devinrent métal, les Han se virent attribuer la phase feu ; les Qin, jugés moralement mauvais, sortirent du cycle en devenant une sorte de dynastie « intercalaire », à l'instar des mois intercalaires du calendrier. Cette conception historique semble une légitimation *a posteriori* de la dynastie contemporaine de ces auteurs, et bien qu'elle ne jouât plus par la suite qu'un rôle moindre – si ce n'est par intermittence –, en raison de la division de l'« empire » en plusieurs dynasties, dont certaines « étrangères », elle témoigne de la tentative d'inclure les dynasties dans un grand cycle et de conférer à l'histoire, en la cosmologisant, un sens non aléatoire, soumis à une logique¹⁵.

Périodisation de l'histoire

Ce n'est probablement pas un hasard si c'est à celui que l'on considère généralement comme le premier historien chinois – au sens de celui qui pense à la fois l'écriture de l'histoire et le rôle de l'historien dans cette écriture – qu'il revient d'avoir conçu l'histoire en termes de périodes. Dans son traité *Shitong (Réflexions sur l'histoire)*, Liu Zhiji (661-721) fait correspondre à la haute Antiquité (*shanggu*) le début de l'histoire de la Chine jusqu'à la dynastie des Zhou occidentaux, à l'Antiquité (*gu*) la période des Printemps et Automnes et des Royaumes combattants, à l'Antiquité « moyenne » (*zhonggu*) la dynastie des Han antérieurs et postérieurs, à l'Antiquité récente (*jingu*) ou aux âges modernes (*jindai*) la période qui va des Trois Royaumes à l'époque où vécut l'auteur. Nous pouvons questionner dans les faits cette périodisation ; ou relever le manque de cohérence du vocabulaire employé : nous aurions été en droit d'attendre, à la suite de la haute Antiquité, l'« Antiquité moyenne » (*zhonggu* au lieu de *gu*, Antiquité),

15. Léon Vandermeersch, « La conception chinoise de l'histoire », art. cité, p. 55-63.

puis la basse Antiquité (*xiagu* au lieu de *zhonggu*), une formulation tout à fait possible dans la langue chinoise. Il est évident que la formulation de Liu est le fruit d'un usage, repérable tout au long de son œuvre, et non d'une réflexion consciente. Par ailleurs, cette périodisation s'avère quelque peu contradictoire avec son plaidoyer pour une histoire par dynastie et contre une histoire générale, à la manière de son prédécesseur Sima Qian. Peut-être est-ce pour cette raison que la tentative de Liu tombe dans l'oubli, jusqu'à ce que les méthodes de l'histoire occidentale pénètrent en Chine. Malgré tous ces arguments, il demeure remarquable que Liu ait été capable, au moins implicitement, de dépasser le cadre strict des cycles dynastiques¹⁶.

Le cycle des dynasties

L'écriture officielle *a posteriori* de l'histoire des dynasties conduit à la perception cyclique du cours d'une dynastie. Une dynastie commence donc toujours de la plus belle des manières : son créateur, héritier du mandat céleste, est nécessairement doté de toutes les vertus ; elle atteint ensuite un apogée, puis vers sa fin se délite : le dernier de ses représentants, comme dans un effet de miroir avec l'initiateur, a obligatoirement tous les défauts. Ce cycle est un écho des cycles naturels de naissance, de croissance et de dépérissement, mais aussi une justification politique de la nouvelle dynastie qui, par son apparition, procède à un changement de mandat (*geming*) d'autant plus légitime que des signes de déchéance conduisaient à la perte de ce même mandat par la dynastie précédente. Ce schéma cyclique marqua si bien les esprits qu'il est encore omniprésent de nos jours dans la vulgate de l'histoire, qui se résume à une suite de cycles ininterrompus, un éternel recommencement dans lequel non seulement la notion de temps linéaire et progressif est exclue, mais aussi la quasi-impossibilité de se dégager des temps dynastiques (les temps politiques) pour penser d'autres temps, tels que ceux de la société, de la science et de la technique, de l'économie, de la littérature, des arts, etc.

16. Edwin G. Pulleyblank, « Chinese Historical Criticism : Liu Chih-chi and Ssu-ma Kuang », art. cité, p. 148-149.

La longue déchéance

Au-delà des cycles dynastiques, un sentiment irréprouvable de la déchéance se fait jour chez les historiens chinois, et plus généralement les penseurs chinois. Ce sentiment résonne comme une nostalgie de l'âge d'or. Selon certains auteurs, il s'agira de la royauté légendaire des Trois Augustes et des Cinq Souverains, ou de l'un de ces rois en particulier, Huangdi, l'empereur Jaune, le grand civilisateur, ou Yao, le sage souverain qui céda son trône à un autre sage au détriment de sa descendance. En ce monde des origines, le peuple vit simplement et de manière frustrée : lorsqu'il a soif, il creuse des puits ; lorsqu'il a faim, il laboure les champs, ignorant tout de l'influence que peuvent avoir sur lui les souverains. Pour d'autres, c'est un monde paradisiaque, comme celui que le roi Mou de Zhou atteignit lors de l'une de ses pérégrinations. Ce monde perdu est aussi caché : les îles Penglai, les îles flottantes des immortels, que fit rechercher en vain le premier empereur, Qin Shihuang, sont âprement désirées mais toujours inaccessibles. En ces lieux règnent l'abondance, la paix, la concorde, de véritables pays de Cocagne, que ce soit le monde de la Grande Concorde (Confucius), la source des Fleurs de pêcheurs (le taoïsme) ou la Terre pure (le bouddhisme). Y retourner suppose des exploits, une initiation : Yu le Grand rétablit l'ordre dans le monde en canalisant les eaux ; les adeptes du taoïsme survivront à l'apocalypse, qui donnera lieu à un monde renouvelé, un royaume idéal conçu comme un retour à l'âge d'or de la pureté originelle ; grâce à des pratiques alchimiques, ils opèrent une régression dans le temps qui les rend immortels ; les disciples de Bouddha acquièrent des mérites pour sortir du cycle des transmigrations et être délivrés pour l'éternité des maux de la condition humaine¹⁷. Derrière cette nostalgie de l'âge d'or se dessine un grand cycle qui part d'un monde idéal perdu où l'on doit revenir ; derrière ce sentiment de la déchéance de l'histoire des hommes se fait jour un cycle saturnien prenant le pas sur le temps progressif

17. Pour ce paragraphe, nous nous sommes largement inspiré d'un article de Sun Chaoying, « L'Âge d'or, du Tibre au Fleuve jaune », dans Danièle Chauvin (dir.), *L'Imaginaire des âges de la vie*, Grenoble, Ellug, 1996, p. 17-30.

prométhéen : en lui s'abolit la vision d'un progrès si cher aux philosophies occidentales du XIX^e siècle.

Une chronologie de l'univers : la cosmochronie* de Shao Yong

Nous avons tracé à grands traits l'écriture de l'histoire, ses usages et ses conceptions, *grosso modo* de son apparition comme genre littéraire dans l'Antiquité jusqu'à la fin du Moyen Âge chinois, que l'on situe généralement aux alentours du IX^e-X^e siècle. Si les caractéristiques que nous avons dégagées restent des points de repère et de référence pertinents, estimer qu'une fois pour toutes nous n'assisterions qu'à une répétition monotone et obsessionnelle des mêmes principes relève au mieux de la méconnaissance, au pire de la dénégation. Pour le prouver, nous avons choisi de prendre l'exemple d'un penseur chinois du XI^e siècle, Shao Yong (1012-1077). Shao Yong appartient à un monde qui fait face à des bouleversements sociaux, économiques et politiques. Lui-même ne correspond pas à l'image conventionnelle du lettré : figure intellectuelle importante de son époque, il n'occupe pas de charge officielle ou religieuse ; son œuvre, composée essentiellement d'un recueil de poésie et d'un traité de cosmologie, bien que reflétant le caractère polymathe – nous dirions aujourd'hui, dans la logorrhée des gestionnaires de la recherche, « multidisciplinaire » – qu'affectionnent ses congénères, s'éloigne de la tradition et des courants considérés comme majeurs dans ces disciplines. Nous verrons bien sûr qu'il en conserve des héritages, mais, en leur faisant subir des écarts notables, il lui revient d'être un créateur et un innovateur, falsifiant en cela la théorie substantialiste ou essentialiste de la pensée chinoise – qui peut être résumée par un auteur, par une série de concepts valables en tout temps et en tous lieux –, qu'il sublime en faisant abstraction de son histoire ; une posture héritée des missionnaires occidentaux en Chine, relayée plus tard par les philosophes et l'« opinion commune ».

Une cosmochronie

Dans son ouvrage intitulé *La Traversée des âges de l'Auguste Faïte* (*Huangji jingshi*), Shao Yong a inséré un cycle de l'univers comptant 129 600 années. L'idée même de ce cycle supra historique n'est pas nouvelle. L'astronomie chinoise suppose un état initial, un point zéro dans lequel toutes les planètes sont alignées, l'art consistant dès lors à calculer le nombre d'années qu'il faudra pour revenir à la concordance originelle¹⁸. Les conceptions cosmologiques du taoïsme reposent à la fois sur des ères précosmiques et un temps apocalyptique. Le monde dans sa cosmogénèse est passé par différents moments, le plus souvent cinq, avant d'advenir dans la forme que nous lui connaissons¹⁹. Mais parallèlement à ce lent processus s'est développée la vision d'un temps apocalyptique. Le monde parviendra à sa fin, précédée de calamités sans nombre. Seuls les initiés et leur famille survivront à ce cataclysme et un monde nouveau apparaîtra²⁰. Concurrément, le bouddhisme soutient la notion de *kalpa*, une unité de temps très longue au terme duquel l'univers entrera dans une grande conflagration²¹. Mais quel que soit le temps envisagé, le temps « profane » de la concordance des planètes, celui sacré du temps antérieur à l'univers ou de la fin des temps, aucun ne correspond à un cycle de 129 600 années, si tant est qu'il ait été quantifié sur des bases scientifiques, et pour cause : son procédé d'élaboration repose sur de tout autres raisons.

Shao Yong fonde en effet son cycle sur quatre unités de temps. Notons ici le recours à un ensemble de quatre éléments au lieu de cinq. Quelles que soient les réalités envisagées, elles entrent nécessairement dans un ensemble tétranomique : les différents types de

18. Alain Arrault, Shao Yong (1012-1077), poète et cosmologue, Paris, Collège de France, IHEC, 2002, p. 267-269.

19. Voir Isabelle Robinet, « Cosmogony and Cosmology », dans Fabrizio Pregadio (ed.), *The Encyclopedia of Taoism*, Londres et New York (N. Y.), Routledge, 2008, p. 48-51.

20. Voir Christine Mollier, « Views of Human Society. Messianism and Millenarianism », dans Fabrizio Pregadio, *The Encyclopedia of Taoism*, op. cit., p. 94-101.

21. Ces kalpa peuvent être subdivisés en périodes (kalpa de formation, d'existence, de destruction et de vide) et avoir des unités de temps différentes (petit kalpa : 16 800 000 ans, kalpa : 336 000 000 ans, grand kalpa : 1 334 000 000 ans).

gouvernement sont l'auguste, le souverain, le roi et l'hégémon ; les organes des sens comprennent les yeux, les oreilles, le nez et la bouche ; les classiques sont également au nombre de quatre²². Dans cette volonté systématique de faire entrer toutes choses dans quatre catégories, le plus remarquable, ce qui provoqua de véhémentes critiques ou des explications embarrassées, est l'abandon des cinq phases au profit d'un ensemble composé de l'eau, du feu, de la terre et de la pierre. Shao Yong justifie certes son choix d'exclure le bois et de remplacer le métal par la pierre²³, mais en faisant cela il remet en cause la théorie des cinq phases, pilier intangible de la cosmologie chinoise. Selon la même logique, puisque les quatre unités de temps que sont la génération (*shi*), la révolution (*yun*), l'époque (*hui*) et l'ère (*yuan*) forment un emboîtement à l'image du rapport qu'entretiennent entre eux les heures, les jours, les mois et l'année, et sachant que la plus petite unité – la génération – compte trente années, nous obtenons pour le cycle de l'univers une durée calculée de la façon suivante : $30 \times 12 \times 30 \times 12 = 129\ 600$ années. Ce résultat n'est que le produit d'un agencement formel qui ne se prévaut d'aucune réalité tangible, et d'aucun précédent. Pure construction, il obéit naturellement à la répétition indéfinie du cycle : s'il arrive au terme d'un cycle – apparemment sans eschatologie* –, l'univers est appelé à se répéter.

L'histoire dans la cosmochronie

La cosmochronie est marquée dans ces deux extrémités par deux moments primordiaux : l'ouverture des choses (*kaiwu*) et la fermeture des choses (*biwu*). Nous ne sommes donc pas dans un contexte créationniste, qui supposerait soit un être créateur, soit un phénomène originel, mais dans un processus de déploiement des êtres et des

22. Alain Arrault, Shao Yong (1012-1077), op. cit., p. 286-303. Il est à noter que ces ensembles de tétranômes sont appariés les uns aux autres, selon une combinaison formelle et systématique (à chaque élément d'un ensemble est associé successivement tous les éléments d'un autre ensemble et ainsi de suite), afin de permettre une description de tous les phénomènes. L'exemple le plus parlant est celui de la présentation de « tous les sons possibles du monde » obtenue par la combinaison systématique de toutes les initiales avec toutes les finales de la langue, même si cette combinaison donne des sons non existants ou impossible à prononcer dans la langue. Voir Alain Arrault, Shao Yong (1012-1077), op. cit., p. 360-386.

23. Alain Arrault, Shao Yong (1012-1077), op. cit., p. 291.

choses, résumés en chinois par un seul terme, *wu*, traduit faute de mieux par « choses » mais qui sous-entend à la fois les êtres animés et les choses non animées. Ce déploiement est à l'image d'une fleur qui s'ouvre : la question du comment se pose – par les modalités de la distinction et de la séparation : à l'origine est le chaos où tout est confondu, puis des grands ensembles se distinguent (le ciel de la terre, le yin du yang, etc.) et enfin apparaissent les *wu* –, pas celle du pourquoi ni de la cause. Shao Yong place ce moment entre la 27 000^e et la 27 360^e année après le début du cycle. En regard, la fermeture des choses se situe entre la 113 040^e et la 113 400^e année. Autrement dit, deux grandes pages blanches, respectivement de 27 000 années au début et de 16 200 années à la fin, caractérisent cette cosmochronie, conférant ainsi au monde et à ses créatures une existence au-delà de la durée admise en Occident de 4000 ans avant notre ère, et cela conformément à la Bible au moins jusqu'au ^{XVII}^e siècle. L'histoire de l'homme, de la civilisation, apparaît dès lors comme infime par rapport à ces temps.

Elle commence par le règne de Yao, en l'an 2357 avant notre ère, soit à la 64 691^e année du cycle²⁴. Le choix de Yao n'est pas obligatoirement idéologique, c'est-à-dire confucéen, mais s'appuie sur des sources historiques tangibles et relativement précises comparées aux autres grands souverains et civilisateurs précédents, dont la geste est rejetée dans le flou des premiers âges²⁵. À Yao succède Shun, puis Yu le Grand, fondateur en l'an 2224 avant notre ère de la dynastie des Xia, à partir de laquelle se suivent les autres dynasties. Il s'agit donc bien d'une histoire générale, dont le terme est l'année 1077, date de la mort de Shao Yong. On notera également la tentative d'élaboration d'une histoire universelle – du moins du point de vue de ce qui était

24. À notre connaissance, un seul ouvrage admet une longueur de temps similaire entre le début du monde et le règne de Yao : il s'agit du *Yiwei jilan tu* (époque des Han ?) qui comptabilise 61 192 années entre ces deux moments. Voir Yuhai (*Encyclopédie de la mer de Jade*), chap. 47, p. 34a, Shanghai, Jiangsu guji chubanshe, Shanghai shudian, 1988, p. 896-897.

25. Voir ci-dessous les premières phrases d'un poème de Shao Yong qui placent bien Fu Xi, un grand civilisateur, au commencement des temps, mais qui reconnaissent le manque de précision des sources textuelles concernant ces temps, un défaut qui, effectivement, n'existe pas pour Yao et son successeur, Shun.

connaissable à l'époque –, puisque les règnes des dynasties « barbares », ceux des Kitat et des Tangut, sont intégrés dans la chronologie, alors que ces dynasties étaient considérées au mieux comme vassales, au pire comme non existantes pour les contemporains de Shao Yong.

Les notations historiques insérées dans la cosmochronie sont de trois types : dans les tables des chapitres 1 et 2, elles se réduisent à l'inscription des règnes des empereurs ou rois « légitimes », illustrant ainsi la théorie de la légitimité dynastique (*zhentong*) élaborée à l'époque des Han (voir figure 2) ; respectivement dans les chapitres 3 et 4, puis 5 et 6, les faits historiques ne concernent pas uniquement les règnes des différents souverains, mais également les événements importants, comme par exemple le déluge qui eut lieu à la 61^e année du règne de Yao, avec un degré de précision plus grand pour les tables du troisième type. L'écriture est proche de celle des annales des *Printemps et Automnes*, c'est-à-dire discontinue et formant une chronologie.

Mais la chronologie de Shao Yong se veut générale, retraçant l'histoire du début de l'humanité jusqu'à son époque. Nous avons vu que Sima Qian s'était également livré à cet exercice, mais sous une forme discursive. Les sources nous indiquent que le genre de la chronologie annuelle (*biannian*) embrassant tous les temps est né sous les Jin avec Huangfu Mi (215-282) et a connu son apogée sous les Tang, et naturellement les Song. Selon les auteurs, l'empereur du Ciel (Tianhuang), ou Fu Xi, l'empereur Jaune ou l'empereur Yao occupent les premières pages. Zhang Heng (docteur en 1057) écrit le *Biannian tongzai* sur une commande de l'empereur Renzong : comme son contemporain Shao Yong, il commence par Yao et termine en l'an 1007 (ou 1067). Sa préface est éloquente : son ouvrage permet de manière « détendue de voir des milliers d'années comme s'ils étaient sur la paume de la main » ; bien que le travail accompli soit modeste, il suffit aux érudits d'y jeter un coup d'œil pour ne rien oublier. Donner à voir l'histoire dans sa globalité et offrir un outil mnémotechnique sont les qualités clairement revendiquées de la chronologie annuelle, qualités que Shao Yong a naturellement mises à profit dans son ouvrage.

Il a cependant poursuivi cet effort mnémotechnique en l'intégrant à sa production poétique²⁶. Le poème, par nature, est le texte le plus approprié pour faciliter la mémorisation, mais cette caractéristique n'avait jusqu'à Shao Yong jamais été utilisée pour « chanter l'histoire²⁷ ». L'un de ces poèmes, intitulé « Écrit après la Traversée des âges de l'Auguste faite », présente en soixante vers à la fois la succession des dynasties...

« Dès que la simplicité [originelle] s'est évanouie²⁸, la voie de l'homme s'est imposée,
 Et les normes ont commencé avec Fu Xi.
 [Le cours] des années et des mois change et se transforme :
 Il est difficile d'établir avec précision ce que les livres ont transmis.
 Les deux empereurs [Yao et Shun] ont cédé leur pouvoir²⁹,
 Les trois rois [Yu, Tang et Wenwang] ont instauré avec droiture les règles [de succession].
 Les Cinq Hégémons se sont appuyés sur des positions de force,
 Les Sept Royaumes [combattants] ont lutté pour la suprématie.
 Les deux dynasties des Han ont chevauché le dragon et le phénix³⁰,
 Les trois parties [du royaume]³¹ ont suivi [les traces] des tigres et des loups.
 Les Jin occidentaux se sont livrés au laisser-aller,
 Tous les malheurs sont venus des contrées sauvages du Nord.
 Les Jin orientaux ont produit de doux parfums
 Qui se sont répandus jusqu'aux dynasties des Song, des Qi et des Liang.

26. *L'œuvre de Shao Yong s'intitule Jirang ji (Recueil de poèmes composés en frappant le sol). Pour plus de détails, voir Alain Arrault, Shao Yong (1012-1077), op. cit., p. 32-43.*

27. *Il existe bien évidemment des poèmes évoquant l'un ou l'autre des événements ou des personnages historiques, mais semble-t-il jamais de poème faisant défiler l'histoire.*

28. *Allusion au Daode jing, chap. 28 : « Dès que la simplicité [originelle] s'est évanouie, les ustensiles ont été créés » ; pour le texte chinois et une traduction différente, voir Lao-Tseu, Tao Te King, Le livre de la voie et de la vertu, s. l., [1842], traduction et commentaires de Stanislas Julien, Paris, Mille et une nuits, 1996, p. 62-63. La simplicité originelle correspond aux premiers âges de l'humanité, une humanité frustrée mais heureuse. Les premiers pas dans la civilisation (les ustensiles) sont déjà une décadence.*

29. *Allusion au fait que Yao et Shun n'ont pas voulu transmettre leur pouvoir à leurs descendants mais ont choisi des sages pour leur succession.*

30. *Chevaucher le dragon et le phénix, une image pour illustrer l'excellence de la dynastie.*

31. *Il s'agit des Trois Royaumes de Shu, Wei et Wu (220-280).*

Juste après vint la dynastie des Chen, dérisoire.
 Les régions du sud du Changjiang ont alors engendré chagrin et douleur.
 Les Wei postérieurs ont su profiter de la vilenie des Jin
 Pour balayer plusieurs petits pays.
 Installés depuis peu à Luoyang,
 Ils se sont fait entendre à l'Est comme à l'Ouest³².
 Les Qi du Nord ont brandi leur torche de feu³³,
 Les Zhou postérieurs ont filé, telle la lumière des étoiles ;
 Les Sui ont eu le pouvoir [de rétablir] l'union et de contrôler l'empire,
 Pour en faire finalement revenir le mérite à la grandiose dynastie des Tang.
 Les Cinq Dynasties n'ont été que des relais.
 Dans l'empire n'a régné que le désordre.
 Et le constat qu'il faut en tirer :
 Sans maîtres authentiques qui s'imposent,
 Le centre ne saurait être respectable.
 Dans un territoire de dix mille *li*,
 Quatre mille années de grandeur et de décadence sont passées.
 Cinq cents maîtres ont occupé le trône,
 Soixante-dix royaumes ont créé des frontières.
 Certains ont unifié les six orientes,
 D'autres n'en ont contrôlé qu'une partie.
 Certains ont mis en œuvre la distinction entre l'avant et l'après,
 D'autres ont hérité [des notions] du court et du long.
 Certains se sont élevés pendant des moments de décadence,
 D'autres ont combattu pendant des périodes de prospérité³⁴. [...] »

Pensée tabulaire

La forme utilisée par Shao Yong pour présenter la chronologie doit retenir notre attention : il s'agit, nous l'avons dit, de tables, et non comme dans le cas des chronologies d'un texte, aussi succinct soit-il (voir figures 1 et 2). C'est aussi cette forme, avec une disposition certes

32. Allusion au fait que les Wei se sont divisés en Wei occidentaux et en Wei orientaux à partir de l'an 534.

33. Image dont le sens m'échappe : cela signifie-t-il faire la guerre, ne pas durer longtemps ou reprendre le flambeau ?

34. « Écrit après la Traversée des âges de l'Auguste faite » (« Shu Huangji jingshi hou »), dans Shao Yong, *Jirang ji*, 8.20, 5b-6b, voir Alain Arrault, Shao Yong (1012-1077), op. cit., p. 53-55.

différente, que Zhang Heng a retenue pour sa chronologie annuelle (voir figure 3).

Figure 1 : Début des tables de la cosmochronie du Huangji jingshi de Shao Yong (édition du Siku quanshu)

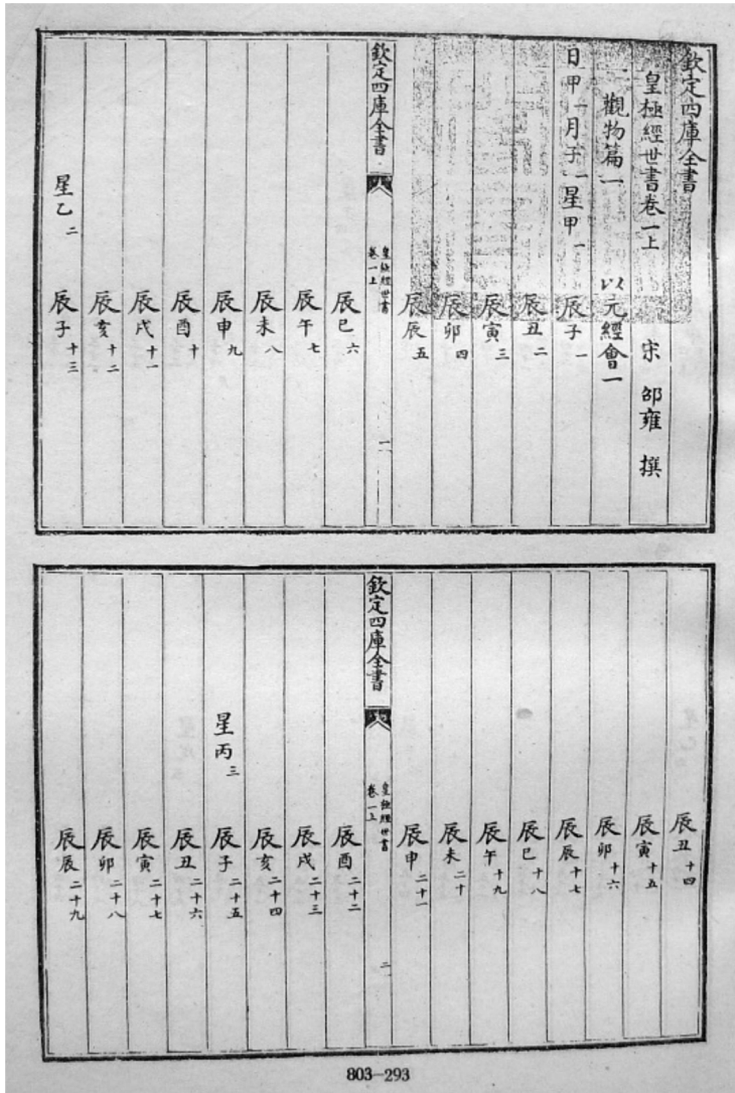


Figure 2 : Inscription dans les tables des règnes de souverains de la dynastie des Zhou à celle des Han (868 av. notre ère – 64) (édition du Siku quanshu)

Table 1 (Top)		Table 2 (Bottom)	
辰	星	辰	星
辰酉 ^六	星巳 ^{百个}	辰丑 ^{二十}	星庚 ^{百个}
周厲王 ^{十二}	辰子 ^{二十}	周顯王 ^{十六}	漢安王 ^{十五}
辰戌 ^七		辰寅 ^{二十}	漢顯王 ^{十五}
周厲王 ^{十三}		周赧王 ^{十八}	漢周顯王 ^{十六}
辰亥 ^八		辰卯 ^{二十}	漢周顯王 ^{十七}
周宣王 ^{二十一}		周赧王 ^{十八}	漢周赧王 ^{十八}
辰子 ^九		辰辰 ^{二十}	周赧王 ^{十八}
周幽王 ^五		辰巳 ^{二十}	周赧王 ^{十八}
辰丑 ^十		春始皇 ^十	
周平王 ^{十四}		辰午 ^{二十}	漢高祖 ^元
辰寅 ^{十一}		辰未 ^{二十}	漢高祖 ^元
周桓王 ^二		辰申 ^{二十}	漢文帝 ^四
辰卯 ^{十三}		辰酉 ^{二十}	
周惠王 ^{二十}		辰戌 ^{二十}	漢文帝 ^十
辰辰 ^{十三}		辰亥 ^{二十}	漢武帝 ^{五十四}
周襄王 ^{三十五}		星辰 ^{二十}	漢武帝 ^{五十四}
辰巳 ^{十四}			
周定王 ^十			
辰午 ^{十五}			
周靈王 ^五			
辰未 ^{十六}			
周景王 ^八			
辰申 ^{十七}			
周敬王 ^{十三}			
辰酉 ^{十八}			
周敬王 ^{十三}			
辰戌 ^{十九}			
周貞王 ^{二十三}			
辰亥 ^{二十}			
周威烈 ^九			

Le recours à des tables, autrement dit à une mise en texte particulière, évoque aussi bien les graphiques utilisés dans le cadre de techniques divinatoires, par exemple sur les fiches de bambou ou les tissus de soie des premiers siècles avant notre ère, que les calendriers de la même époque³⁵. Outre l'aspect pratique, cette mise en texte est une visualisation d'un texte qui n'appelle pas une lecture continue. Elle assume pour les méthodes divinatoires le rôle de résumé d'un discours que le lecteur se doit de compléter grâce à sa connaissance, ou grâce au texte explicatif qui entoure le diagramme, et permet pour les calendriers de parcourir le document (le feuilleter s'il s'agit d'un format livre), de se repérer, pour parvenir à ce que le lecteur cherche.

Sima Qian a également eu recours à des tableaux pour présenter les faits et gestes des seigneurs féodaux, des grands ministres, etc., en fonction des règnes des empereurs et rois : sur une colonne de droite sont inscrits à la verticale les dynasties, les principautés, les règnes, sur les colonnes suivantes, vers la gauche, les personnages. L'usage de tables dans un ouvrage historique perdurera dans les annales des dynasties Han, Tang et Song, en nombre toutefois de plus en plus restreint. Dans ce cas, la référence et le repère demeurent des personnages, et non des événements ou le temps de manière absolue.

La chronologie sous forme tabulaire serait ainsi la fusion en un seul objet, d'une part, de la mise en graphique d'une pensée, qu'elle soit divinatoire ou autre, en quelque sorte une image écrite et, d'autre part, de la forme annalistique de l'histoire. L'insertion de l'histoire dans un calendrier, un calendrier de l'univers dans le cas qui nous occupe, permet de dérouler systématiquement tous les temps, quitte à ce que certains demeurent vides. Nous sommes bien en présence d'une représentation spatiale du temps, de sa visualisation, qui permet d'aller directement aux entrées recherchées, à l'instar d'un répertoire, mais aussi de l'inscription de la discontinuité des événements dans la continuité du temps. De la possession à portée de main, de l'aide à la

35. Alain Arrault, « Les premiers calendriers chinois du I^{er} siècle avant notre ère au X^e siècle », dans Jacques Le Goff, Jean Lefort et Perrine Mane, *Les Calendriers, leurs enjeux dans l'espace et dans le temps*, Paris, Somogy, 2002, p. 169-191.

mémorisation des chronologies annuelles, alliées à la visualisation du temps sous la forme tabulaire des calendriers, découle un sentiment de puissance – je tiens tout et je connais tout –, mais aussi de modestie et de dérision face à l'histoire des hommes, diffractée en une infinité de points sur la ligne du temps.

Mais, outre ces caractéristiques formelles et l'effet qu'elles provoquent – communes aux écrits du même genre –, un indice nous laisse à penser qu'elles ne sont peut-être pas là uniquement pour répondre à un genre littéraire. L'ensemble de l'œuvre est en effet subdivisé en chapitres intitulés « Observation des choses » (*guanwu pian*), mettant en adéquation la nature formelle de l'écrit et son contenu. Les « choses » dont il est question désignent, nous l'avons dit, les êtres animés et les êtres non animés. Observer les choses, selon Shao Yong, se fait cependant d'une bien curieuse manière : non pas de notre point de vue, ou d'un quelconque autre point de vue, mais de leur propre point de vue. C'est par les choses que les choses doivent être vues, par la grâce de l'« observation inversée » (*fangan*) qui supprime tout intermédiaire, notamment le moi, permettant ainsi ce que nous pourrions appeler l'objectivité absolue, où le rapport moi-sujet et objet est aboli³⁶. Que ce rapport direct, une réduction transcendante brute, soit dans sa radicalité une énigme pour la pensée – du moins pour nous, et à défaut d'en avoir toutes les clés –, il n'en demeure pas moins que la forme scripturale choisie – des dizaines et des dizaines de tables qui obstinément se répètent et inlassablement déroulent tous les temps de l'année 1 à l'année 129 600, malgré les quelques annotations signifiantes qui les parcourent – est probablement la meilleure illustration pour relever un tel défi. La seconde partie du traité de cosmologie comprend lui aussi des tables, mais elles ont pour fonction de présenter la combinaison de toutes les initiales de la langue avec toutes les finales. Reposant sur des principes identiques à ceux de la cosmochronie, une série d'ensembles tétranomiques, elles n'ont d'autre but que de révéler « tous les sons possibles du monde ». Une telle *mania* combinatoire n'est d'aucune utilité pour aider à la lecture – un rôle traditionnellement dévolu aux dictionnaires de rimes –, ni

| 36. *Alain Arrault, Shao Yong (1012-1077), op. cit., p. 393-403.*

d'un quelconque intérêt linguistique puisqu'elle produit nécessairement des sons qui n'existent pas ou sont imprononçables dans la langue réelle³⁷. C'est une pure mécanique, qui ne repose que sur des principes formels³⁸ et qui n'a pas besoin, *in fine*, d'un esprit : elle fonctionne seule ; l'esprit engourdi, les choses apparaissent d'elles-mêmes. La forme tabulaire ne serait-elle pas la forme la mieux adaptée pour réduire le rôle du discours, mettre le sujet entre parenthèses et rendre possible une observation inversée ?

L'histoire a-t-elle un sens ?

Si toutefois nous tentons de forcer le barrage de la forme, que nous dit l'histoire générale ? Comme on pouvait s'y attendre, elle n'offre que très peu de leçons. L'effet panoptique dans lequel elle se donne ne produit paradoxalement qu'une juxtaposition de faits, dépouillés et discontinus. On pourrait croire que l'effet quasi négatif du texte ne dispense en rien d'un discours sur l'histoire, que cette forme « éclatée » s'accompagne d'un métadiscours lui donnant du sens, qu'ailleurs on lui reconnaît peut-être un sens moral – tel celui d'illustrer la légitimité dynastique à la manière des annales officielles –, ou peut-être, comme le font les historiens, la vertu d'éclairer le présent par le passé. À ces questions, Shao Yong répond par l'affirmative et la négative. Sur la longue durée, il ne voit, à l'instar de nombre de ces prédécesseurs, qu'une longue décadence. Décadence de la civilisation, par rapport à une origine où régnait la simplicité, ainsi que le rappellent les premiers vers du poème cité ci-dessus : « Dès que la simplicité [originelle] s'est évanouie, la voie de l'homme s'est imposée, Et les normes ont commencé avec Fu Xi. » Mais aussi décadence historique : « Les Trois Augustes étaient le printemps, les Cinq Empereurs l'été, les Trois Rois l'automne et les Cinq Hégémons l'hiver. Les Sept Royaumes [combattants] étaient un reste du froid de l'hiver. Les Han étaient un peu moins que des rois, les Jin un peu plus que des hégémons, les Trois Royaumes des héros parmi les hégémons, les Seize Dynasties un

37. Ibid., p. 353-386.

38. Pour plus de détails sur ces principes, voir Alain Arrault, « Pensée corrélatrice et arithmologie en Chine. Le cas de Shao Yong (1012-1077) », dans Alain Arrault et Catherine Jami (dir.), *Science and Technology in East Asia*, Turnhout, Brepols, 2001, p. 125-137.

groupement d'hégémons, les Cinq Dynasties du Sud des hégémons qui ont emprunté [à d'autres] leurs chariots, ceux du Nord un relais. Les Sui furent les fils des Jin et les Tang les petits frères des Han. Les hégémons des commanderies de la fin des Sui un reste des vagues du Yangzi et de la Han, les hégémons des garnisons de la fin des Tang un reste de la lumière du soleil et de la lune. Les hégémons des Cinq Dynasties postérieures sont [comme] les étoiles avant que ne se lève le soleil³⁹. »

Si les premiers civilisateurs, les premières dynasties jusqu'à la période des Printemps et Automne correspondent au cycle des saisons, les dynasties suivantes ne sont que des « un peu moins » ou des « un peu plus ». Mais à cette déchéance se substitue dans la poésie une vision de l'histoire des royaumes que l'on pourrait croire aléatoire :

« Parfois les calamités surviennent sans qu'il y ait de faute,
Parfois les mérites sont accordés pour des faits néfastes.
Parfois les troubles sont nés des frontières,
Parfois les difficultés sont venues du Palais.
Parfois les maladies naissent de la bouche⁴⁰,
Parfois les maux atteignent un stade irréversible.
Dans les conversations et les rires germent les prémisses d'événements,
Les banquets ouvrent des champs de bataille.
Dès que les désirs se manifestent,
Les intérêts entrent en conflit.
De la puissance sans retenue qui accapare tout
S'ensuivent des calamités sans fin.
Les montagnes et les plaines ne sont liées que depuis peu
Que déjà les champs sont en friche.
Les ronces⁴¹ sont difficiles à éliminer,
Les orchidées ne sont pas [toujours] parfumées⁴².

39. « Observations des choses » (« Guanwu pian »), dans Shao Yong, Huangji jingshi, 12x-326, 20b. Voir Alain Arrault, Shao Yong (1012-1077), op. cit., p. 58.

40. Les maladies provenant de la bouche sont bénignes.

41. Les ronces désignent métaphoriquement les vils personnages.

42. Au contraire des ronces, les orchidées désignent les hommes de talent. Mais malgré leur talent, certains n'ont jamais pu en jouir ou en faire profiter les autres (comme une fleur qui n'a pas de parfum).

Les dragons et les serpents rampent ensemble sur la terre⁴³,
Pierres et jades s'entassent sur le Kunlun⁴⁴. »

Les événements historiques ne semblent répondre à aucune nécessité intérieure ou transcendante. L'histoire n'a pas de sens particulier ; elle semble même dépourvue de ce sens moral si cher aux annalistes officiels. Une cause ne produit pas toujours ses effets (la fleur, le parfum ; le mérite, la récompense), les contraires se côtoient (le jade et la pierre ; le bien et le mal) ; l'histoire paraît soumise à l'arbitraire. À vrai dire, comme l'indique le deuxième vers, la règle, les normes ont commencé avec Fu Xi, le créateur légendaire du *Livre des mutations* (*Yijing*), et si l'histoire des hommes est soumise à cette loi, alors elle est fille de Changement, Variation et Mutation. Dans les trigrammes*, les contraires se rencontrent ; l'apogée enfante le déclin, un trigramme faste peut engendrer l'infortune. En d'autres termes, la loi qui gouverne l'histoire est celle du perpétuel changement. Fu Xi fonde la civilisation et la civilisation engendre l'histoire ; l'ahistoricité des origines, immuable car fruste, éternelle car simple, est à tout jamais abolie. Fu Xi est une clé de voûte : ne serait-il pas précisément un représentant de l'Auguste faite qui traverse les âges, ainsi que le dit le titre de l'ouvrage, un principe ni abstrait, ni transcendant, mais qui dénie à l'histoire un autre sens que celui de l'incessant bouleversement. L'histoire, c'est l'histoire de cycles emboîtés dans un grand cycle, celui de l'univers.

Ce « fatalisme » de l'implacabilité du temps qui conduit toute chose vers sa fin et son recommencement reconnaît toutefois que le rôle de l'homme, même réduit, y est pour quelque chose. Aussi n'est-il pas étrange de voir l'apparente résignation de Shao tempérée par des lueurs d'espoir lorsqu'il dit :

« Avec les Cinq Peuples barbares et les Dix Clans,
L'ordre céleste fut presque anéanti.

43. Le lieu naturel des dragons n'est pas la terre, ils sont du point de vue de la vertu au-dessus des serpents. Le fait qu'ils soient ensemble dans le même lieu est signe de désordre.

44. L'expression « pierres et jades » désigne le bien et le mal. Comme pour les dragons et les serpents, d'espèces différentes, pierre et jade sont mêlés sur le Kunlun, normalement réputé pour la beauté de ses jades.

Sans les Tang, il n'aurait pu subsister,
 Sans les Song, il n'existerait plus.
 Pendant mille et dix mille générations,
 Dans la plaine centrale, il y a toujours eu des hommes éminents⁴⁵. »

Malgré le constat objectif des aléas dynastiques depuis des centaines d'années, en dépit de la versatilité des événements, la liberté de l'homme et sa capacité d'intervention restent intactes. Les faits historiques perçus successivement sont la démonstration de variations infinies ; perçus globalement, ils sont la preuve d'une déchéance ; observés à hauteur humaine, ils révèlent l'efficacité des grands hommes. Le cosmologue et l'historien constatent, le poète croit toujours en l'homme.

Nous avons tenté dans ces pages d'éclairer le type de rapport qu'ont pu avoir les lettrés chinois avec l'histoire, des premières traces de notations historiographiques aux jugements d'historiologie. Ce rapport s'exprime naturellement par le biais de l'écriture, d'une pratique, qu'elle soit naissante ou parvenue à maturité, d'ordre privé ou institutionnelle, enregistrement passif ou déjà réfléchi. Cette pratique est évidemment le reflet d'une relation au temps, plus particulièrement à la mémoire et à la transmission de cette mémoire. Nous avons essayé de décrire ces rapports d'abord de manière générale, puis à partir d'un cas particulier. Si des caractéristiques peuvent être dégagées – une histoire discontinue et non narrative, la tentation de cosmologiser l'histoire, de lui assigner un rôle d'enseignement pour le présent, de la penser en termes cycliques et non en fonction d'un temps linéaire parfois orienté –, il n'en reste pas moins que le cas particulier infléchit, et parfois nie, les caractères généraux. On peut bien sûr gommer les particularités, prendre fait et cause pour l'effet de masse. Pourtant, la particularité peut être révélatrice d'écarts différentiels significatifs, comme par exemple l'écriture d'une histoire générale sous la forme de tables et de tableaux, un point souvent laissé aveugle par les

45. « Chant de la traversée des âges » (« Jingshi yin »), dans Shao Yong, *Jirang ji*, 17.45, 11a. Voir Alain Arrault, Shao Yong (1012-1077), op. cit., p. 51-52.

historiens de l'histoire, un objet considéré comme insignifiant et cependant omniprésent dans la production historiographique en Chine et ailleurs, hier comme aujourd'hui. Si l'écrit et sa forme sont le reflet d'une pensée, alors ces écarts doivent également être réfléchis.

Nous n'avons abordé qu'une fraction de l'histoire de l'histoire chinoise, grossièrement de son émergence au XI^e siècle, avec – faut-il le préciser – des maillons manquants, des sauts dans le temps. Il resterait à poursuivre l'enquête sur des périodes plus modernes, s'arrêter sur les effets de l'histoire occidentale sur l'histoire chinoise, et inversement. L'expérience du temps est multiple et complexe. La suite appartient à d'autres.

